



*APRÈS LA FORÊT DES DAMNÉS...*

**RIVAGE  
MORTEL**

Carrie Ryan

RIVAGE MORTEL

CARRIE RYAN

# Rivage mortel

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Marchand*

**GALLIMARD JEUNESSE**

Titre original : *The Dead-Tossed Waves*  
Édition originale publiée aux États-unis par Delacoste Press.  
This translation published by arrangement  
with Random House Children's Books,  
a division of Random House, Inc.

Tous droits réservés.  
© Carrie Ryan, 2010, pour le texte  
© Gallimard Jeunesse, 2011, pour la traduction française.

*À Roberta Hatch,  
le rayon de lumière à l'horizon  
qui m'indique le chemin de la maison.*

*À Douglas Keith Kidd  
qui nous aime si fort, elle et nous.*

*Aux coups de foudre (et aux bananes Chiquita).*

*C.R.*

*À Dunstan qui a si patiemment  
fait le cuisinier, le baby-sitter et le partenaire  
de ping-pong verbal pour m'aider à trouver le mot juste.*

*Et aux bananes Fairtrade.*

*A.M.*



Il paraît qu'au début, juste après le Retour, le parc d'attractions est quand même resté ouvert. Ils disaient que ça leur rappelait le temps d'avant. Le temps où ils n'étaient pas obligés d'ériger des clôtures, des murs et des barrières pour se protéger contre les masses de Mudos qui sont dans une quête perpétuelle de chair humaine. Le temps où les vivants n'étaient pas traqués à chaque instant.

Ils disaient que ça leur donnait l'impression que tout était normal.

Alors que les Mudos – des voisins et des amis qui avaient été contaminés par l'infection, qui en étaient morts et qui étaient revenus – tiraient sur le grillage qui entoure le parc, les attractions fonctionnaient encore.

Même quand la Forêt a été condamnée, dans un dernier effort pour contenir l'infection et isoler les Mudos, le manège a continué à tourner, le grand huit à vrombir et les tasses à thé à pirouetter. Bien que Vista, notre ville, soit loin du centre du Protectorat, ils espéraient que les gens se précipiteraient sur le grand huit. Ne perdraient jamais le besoin d'oublier.

Mais ensuite, il est devenu trop difficile de voyager. Les

gens craignaient pour leur survie et il n’y avait pas grand-chose qui puisse leur faire oublier la réalité du monde dans lequel ils vivaient. Petit à petit, les attractions sont tombées en décrépitude, à côté de cette vieille ville perchée tout au bout d’une longue route dangereuse qui suit la côte. Les gens les ont tout bonnement oubliées; c’est un autre aspect de la vie d’avant le Retour qui a disparu des mémoires et des récits qu’on se transmet année après année.

Je n’avais jamais vraiment pensé à tout ça avant ce soir, au moment où le grand frère de ma meilleure amie nous propose d’escalader la Barrière en cachette pour explorer les vestiges du parc d’attractions avec lui et ses copains.

– Allez, Gabry, gémit Cira en se trémoussant autour de moi.

Je sens presque les vibrations d’énergie et d’excitation qui se dégagent d’elle. On est à côté de la Barrière, l’épaisse palissade en bois qui sépare Vista des ruines de la vieille ville; qui retient les dangers du monde à l’extérieur et nous garde bien à l’abri à l’intérieur. Quelques-uns des plus âgés de la bande sont déjà arrivés au sommet et sont en train de passer de l’autre côté; leurs pieds forment des taches blanches qui contrastent avec le ciel nocturne. Je me frotte les jambes. Mon cœur tambourine dans ma poitrine.

J’ai des milliers de raisons de ne pas vouloir aller dans les ruines avec eux, et le fait que ce soit interdit n’est pas la moindre. Mais il y a une raison pour laquelle j’ai envie de prendre le risque. Je jette un coup d’œil derrière Cira pour voir son frère, et nos regards se croisent. Prise d’une bouffée de chaleur, je détourne vite les yeux en espérant qu’il n’a



pas remarqué que je le regardais, tout en souhaitant désespérément que si.

– Gabry? demande-t-il en inclinant la tête.

C'est une invitation. Dans sa bouche, mon prénom est du miel pour mes oreilles.

Intimidée par le paquet de mots qui s'emmêle autour de ma langue, j'avale ma salive et je pose la main sur le bois robuste de la Barrière. Je ne suis jamais allée au-delà. C'est contre les règles de quitter la ville sans autorisation, et en plus c'est risqué. Même si les ruines, pour l'essentiel, sont entourées d'une vieille clôture installée juste après le Retour, il arrive quand même que des Mudos passent à travers.

Ils pourraient quand même nous attaquer.

– On ne devrait pas faire ça, dis-je.

C'est plus à moi-même qu'à Cira ou Catcher que je m'adresse.

Cira lève les yeux au ciel; elle a tellement envie de rejoindre les autres qu'elle trépigne. Réprimant à peine un cri d'excitation, elle me prend le bras et me souffle :

– C'est l'occasion!

Je ne lui dis pas ce qui me vient à l'esprit : que c'est, dans le meilleur des cas, l'occasion d'avoir des ennuis; je ne veux même pas penser à ce qui pourrait se passer dans le pire des cas.

Mais elle me connaît assez bien pour lire dans mes pensées. Tâchant de me convaincre, elle poursuit :

– Personne n'a été infecté depuis des années. Catcher et ses copains y vont tout le temps. Il n'y a aucun risque.

Aucun risque? Tu parles. Chaque fois que ma mère dit ça, elle prend un ton ironique.

Je me tords les doigts.

– Je ne sais pas...

Si seulement j'étais capable de dire non, tout simplement, et de passer à autre chose ! Mais je ne voudrais pas décevoir ma meilleure amie. Je l'ai déjà déçue trop souvent.

Un jour, il y a plusieurs années, pendant la sécheresse, Cira m'a mise au défi de traverser la grande rivière qui sépare notre ville de la Forêt. On puisait de l'eau à l'endroit où il y a un trou dans la clôture, quand le Milicien de service a été pris d'un malaise soudain et nous a laissées toutes seules. Cira s'est moquée de moi parce que je ne voulais pas tenter l'aventure. Parce que j'avais trop peur que le Milicien revienne et nous voie et que j'ai refusé de braver l'interdiction d'aller dans la Forêt.

Finalement, elle y est allée toute seule ; elle s'est plantée au milieu de cette rivière impétueuse, hilare, avec sa jupe qui ondulait autour de ses genoux et ses cheveux qui lui voletaient dans la bouche.

Je n'aurais jamais pu lui faire comprendre comment je voyais les règles de notre ville. Pour moi, elles étaient inviolables. C'était ce qui me permettait de tenir debout, de rester entière et en sécurité. Passer outre, même une seule fois, c'était trop terrifiant pour moi.

Je ne pouvais pas lui expliquer que j'avais peur de me perdre. Je ne peux toujours pas le lui expliquer maintenant. Mais au fond, elle le sait.

– Tiens, me dit-elle en ôtant quelque chose qu'elle avait autour du cou. Prends ça.

C'est le collier qu'elle a toujours sur elle – un simple cordon noir enfilé dans le bras d'une petite figurine de super-

héros en plastique achetée à un vendeur ambulancier qui lui a raconté de vieilles histoires d'hommes volants qui sauvent la planète.

Elle le lâche au-dessus de ma tête.

– Il te protégera.

Je sens le poids infinitésimal de la figurine arriver contre ma poitrine, sous ma chemise. Je m'apprête à protester quand Catcher s'approche de moi. J'avale ma salive. Cira sourit et disparaît dans l'obscurité, bien consciente que son frère, c'est mon point faible.

– Tu devrais venir, dit-il.

Il pose une main contre la Barrière. Ses doigts sont presque assez proches des miens pour les effleurer, mais pas tout à fait. Il baisse le ton et sa voix devient un bourdonnement dans le noir ; elle émet une vibration plutôt que des mots.

– Je veux que tu viennes avec nous, moi.

Je n'ose pas ouvrir la bouche, de peur de rompre le charme du moment, alors je me contente de hocher la tête. Il sourit comme s'il y avait un secret entre nous et je baisse les yeux, embarrassée par toutes les émotions qui m'assaillent.

Naturellement, Cira a observé notre échange. Elle pousse un petit cri et me prend par les épaules, tout excitée que j'aie enfin cédé. Le sourire de Catcher s'agrandit encore un peu. J'aimerais bien avoir le courage d'affronter son regard, mais je ne peux pas.

La lune est apparue, tel un trou de lumière dans le ciel, quand le reste du groupe escalade le haut mur qui sépare Vista des ruines de la vieille ville et saute sans difficulté de l'autre côté. Cira a quand même un instant d'hésitation :

elle se tourne une seconde vers moi, qui suis derrière elle, avant de trouver des failles où glisser ses mains déliées.

À la fin, il ne reste plus que Catcher et moi face à ce mur imposant.

Je tire sur ma natte et ferme le poing sur le manche du long couteau que je porte attaché sur la hanche. Je sais que je ne devrais pas faire ça. C'est stupide et dangereux; j'ai déjà le cou dégoulinant de sueur. Je jette un coup d'œil furtif à Catcher et je dois me détourner dans l'ombre pour cacher mon sourire émoussillé.

Je voudrais lui dire que je n'ai encore jamais franchi la Barrière. Je n'en ai jamais eu envie et je n'en ai toujours pas envie, d'ailleurs. Ce que j'ai fait de plus aventureux, c'est monter tout en haut du phare où j'habite, et rien que là, je me sens dépassée en regardant l'océan et la Forêt – l'immensité du monde qui nous entoure. Comme si ça faisait trop de choses à voir.

Je pense à ma mère, aux histoires qu'elle raconte sur son enfance dans la Forêt et sur ses aventures pour arriver jusqu'à l'océan – jusqu'ici. Maintenant que je suis à la frontière du monde que je connais, je me rends soudain compte que je n'ai pas la force de ma mère. Je ne trouve pas le courage de quitter Vista pour les ténèbres de l'autre côté, ne serait-ce que quelques heures.

Je me force à m'avancer de quelques pas et je passe la main sur la Barrière. Le bois est tiède. Nous sommes en été; il a conservé la chaleur de l'après-midi.

– Je suis désolée, je chuchote à Catcher en me détournant du mur. Je ne peux pas.

Avant cet instant, je n'avais jamais eu conscience de mes

limites. Je me croyais capable de faire n'importe quoi, d'être n'importe qui.

Catcher glisse une main dans la mienne pour me retenir. Sa peau est encore plus chaude que la Barrière.

– Je vais t'aider.

Son sourire est comme le rayon de lumière du phare ; c'est une chose à laquelle on peut se raccrocher dans l'incertitude de la nuit.

– Fais-moi confiance.

Et il guide mes doigts vers les interstices du mur pour me montrer comment grimper.

Une fois en haut, à cheval sur les épais rondins de bois, j'hésite. Catcher vient vite se placer en face de moi. Du bout des orteils, il me donne de petits coups dans les pieds. Je regarde tout sauf lui. J'ai l'impression que la nuit pèse lourd, qu'elle pourrait me retenir ici.

On a déjà souvent été seuls tous les deux mais, ce soir, quelque chose a changé. Ses épaules larges et ses mains vigoureuses me sautent aux yeux. Sa façon de me regarder et le bruit de sa respiration me font plus d'effet.

Je ne saurais dire s'il y a vraiment quelque chose qui a changé entre nous, ou si c'est mon désarroi qui me met la tête à l'envers. Je plante les ongles dans le mur et les échardes me piquent les doigts, mais la douleur n'efface pas la peur, elle ne fait qu'en gommer les aspérités.

J'ouvre la bouche pour lui dire quelque chose. N'importe quoi. Pour lui expliquer pourquoi je ne peux pas aller plus loin. Pour lui redire que je suis désolée. Mais il prend la parole en premier :

– J'ai le vertige.

Cet aveu est si inattendu que je laisse échapper un petit gloussement avant de comprendre que je ne suis pas censée rire. Je me couvre la bouche avec la main pour essayer de réprimer mon hilarité.

Je tâche de paraître audacieuse, mais je ne sais pas si j'arrive à le mettre à l'aise.

– C'est pas si haut que ça...

Il lève les yeux au ciel et les coins de sa bouche se soulèvent légèrement.

– J'ai le vertige quand je suis vraiment haut, je veux dire.

Je m'arrête une fois de plus sur la barbe naissante qui lui hérisse le menton. Ce n'est plus le garçon qui me courait après quand on jouait au chat, qui avait des bras trop maigres et une pomme d'Adam marquée.

– Je me souviens d'un jour où on est venus te voir au phare, Cira et moi, continue-t-il. Pour elle, c'était le bonheur d'échapper aux corvées de l'orphelinat et elle n'en demandait pas plus, mais moi, je voulais profiter de notre matinée de congé pour faire quelque chose de spécial. Je voulais monter au sommet du phare. Voir la vue qu'on avait de là-haut.

Son regard se perd dans le vague, derrière moi.

– À mi-chemin, je me suis retrouvé paralysé. Je ne pouvais pas aller plus loin.

En avalant ma salive, je repose la main pour mieux me tenir. Tout d'un coup, je perçois trop vivement la chaleur qui émane de lui, du mur, de la nuit qui est en train de m'engloutir.

– Je ne m'en souviens pas.

C'est vrai. Une grande partie de mon enfance est dans le flou. Certains de mes souvenirs se mélangent dans ma tête et se confondent avec des récits qu'on m'a faits, alors je ne sais pas ce qui m'est arrivé et ce qui m'a été raconté.

– Tu ne pourrais pas t'en souvenir, m'assure Catcher. Il ne s'est rien passé, au fond. On est venus explorer le phare, Cira et toi avez joué, et moi j'ai passé la moitié de la journée assis dans l'escalier à essayer de me convaincre de lâcher la rampe et de monter jusqu'en haut.

Je ferme les yeux pour essayer de visualiser la scène, en vain.

– De temps en temps, vous passiez devant moi en courant, toutes les deux. Cira me montrait du doigt en riant – même à l'époque, c'était déjà une chipie. Mais toi, tu te contentais de me regarder avec des yeux ronds. Au bout d'un moment, pendant que Cira était absorbée par une activité quelconque, tu es venue t'asseoir à côté de moi.

– Et après ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je ne me rappelle pas qu'il ait voulu voir la vue qu'on a du phare durant toutes ces années. Qu'il ait voulu monter l'escalier qui mène à la passerelle une seule fois depuis que je le connais.

– Après, rien. On est restés assis comme ça, sans rien faire. Tu n'as rien dit et moi non plus. La matinée est arrivée à sa fin, Cira s'est mise à pleurer et je l'ai ramenée pour les corvées de l'après-midi.

– Tu n'es jamais monté tout en haut ?

– Nan.

– Tu n'as jamais réessayé ?

Il secoue la tête.

Sans bouger, je contemple la distance qui sépare nos mains posées sur le mur, et ses doigts qui se recourbent sur le bois épais. J'essaie de comprendre ce qu'il est en train de me dire. Que c'est pas grave de me complaire dans mes peurs? Que c'est pas grave si on reste ici, simplement? Et qu'il me tiendra compagnie si je ne peux pas aller plus loin?

Je voudrais être Cira, brusquement. Je voudrais savoir draguer, savoir déchiffrer les mecs, comprendre ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent. Je voudrais avoir la même désinvolture. Jusqu'à cet été, je ne m'étais jamais rendu compte que c'est une qualité. Une qualité qui pourrait m'être utile un jour.

Ça me convenait très bien que ce soit elle qui fasse virevolter ses cheveux et qui prenne des airs penchés pendant que je faisais des ricochets sur l'océan agité et que je surveillais l'horizon pour m'assurer que rien ne viendrait troubler notre cocon protégé.

Avant de pouvoir me retenir, je passe la jambe par-dessus la Barrière et je saute de l'autre côté. Avec un bruit léger, Catcher atterrit à côté de moi. On est dans l'ombre du mur, ici, c'est presque le noir complet. Je sens la main de Catcher se tendre vers moi, ses doigts effleurer délicatement ma peau.

Est-ce qu'on pourrait se fondre ensemble dans l'obscurité? Nos corps n'ont rien de distinct, rien ne nous sépare sinon la forte chaleur estivale qui monte du sol, sous nos pieds.

J'ai un sentiment d'infini, maintenant que j'ai quitté les murs qui tenaient ma charpente en place. Mon univers a



explosé et j'ai du mal à retrouver mon souffle, comme s'il n'y avait pas assez d'air ici, en dehors de la ville.

J'ai le tournis, brusquement. Le monde qui est à l'extérieur de la Barrière me paraît trop anormal. Trop dangereux. J'ai l'impression d'avoir un trou dans l'estomac : la peur me ronge de l'intérieur. Je ne suis pas censée être ici, c'est dangereux. C'est interdit. Tremblant de la tête aux pieds, je me retourne vers le mur et je cherche une prise. Il faut que je rebrousse chemin.

Mais Catcher me prend la main et m'attire près de lui, ce qui me rappelle enfin où je finis et où il commence. Il sort le couteau de l'étui que j'ai sur la hanche et me le tend ; la lune fait courir un éclat brillant sur le bord tranchant du métal. Je prends l'arme d'une main crispée en espérant qu'elle m'aidera à me sentir plus forte.

– Il y a toujours un risque de rencontrer des Mudos, ici, me dit Catcher.

Le mot « Mudos » sort facilement de sa bouche, mais il me fait frémir, moi.

– Le grillage qui entoure le parc d'attractions les retient encore, ajoute Catcher. C'est juste au cas où...

J'essaie de ravalier ma terreur, qui me donne un goût chaud et métallique dans la bouche – comme un goût de sang. Catcher doit sentir que je m'écarte de lui, prête à remonter la Barrière pour retrouver la sécurité de la ville, parce qu'il me serre plus fort contre lui et ne me lâche pas.

– Ne t'inquiète pas. Je te protège.

Sa voix est comme la nuit qui m'entoure, profonde et sombre. J'essaie de me détendre dans ses bras. J'essaie de lui faire confiance.

Je n'ai jamais quitté la protection de la ville. Pendant qu'on se faufile parmi les ruines qui jouxtent le parc d'attractions, chaque ombre est un mort qui se relève. Chaque craquement du béton est un gémissement de Mudo avide de chair humaine. Chaque tournant qui nous éloigne de notre monde nous rapproche du monde des morts.

Je me demande comment il fait pour être aussi à l'aise ici. Il a reçu la même éducation que moi, appris les mêmes leçons en classe : que les seuls endroits sûrs sont ceux qui sont protégés par des murs et des clôtures. Que les morts deviennent acharnés une fois qu'ils ont senti une odeur de chair humaine. Qu'un Infecté qui fait sa mutation quand il n'y a pas de Mudos dans les parages devient un Brisant.

Pourtant, Catcher se balade au milieu des ruines avec assurance, sans le moindre malaise. Ce que je l'envie !

Quelque chose nous dépasse comme une fusée – un filet d'air, un bruit presque imperceptible. Le cœur battant, j'empoigne Catcher par l'épaule.

– C'est juste une chauve-souris, murmure-t-il.

J'entends à sa voix qu'il sourit.

« Les règles ont une raison d'être, voudrais-je répliquer. On ne devrait pas être ici. » Mais, d'un geste ferme, Catcher enroule mon bras autour du sien, et je ne peux pas m'empêcher de m'abandonner au plaisir de le sentir contre moi.

## II

Quand on rejoint les autres au milieu du parc d'attractions, une des filles est en train de parler de Villenoire. Elle s'appelle Mellie et elle a deux ans de plus que moi – l'âge de Catcher. Elle tourbillonne dans l'obscurité, les bras écartés, caressant l'air immobile du bout des doigts.

– À la première neige, j'y vais, déclare-t-elle.

La vive lumière de la pleine lune se reflète sur le sol en béton craquelé. Elle souligne les creux et les courbes de la vieille armature du grand huit, qui semble faire écho aux gracieuses ondulations de Mellie.

Je tends le cou pour observer l'attraction désaffectée. Je ne l'avais vue que de loin, avec ses bosses qui émergent des ruines comme le dos d'un monstre à tête de serpent dont on a parlé un jour à l'école.

Je me demande comment c'était de faire un tour là-dessus, à l'époque où le petit train marchait encore – de s'arrêter tout en haut, avant de dégringoler dans la descente, et de contempler le monde qui est de l'autre côté des clôtures.

Qu'est-ce qui serait le plus terrifiant : sentir le sol se dérober sous mes pieds, ou voir ma meilleure amie se jeter contre

le grillage et s’y agripper en montrant les dents, la bouche grande ouverte, dans la cacophonie de gémissements ?

Je regarde, autour de moi, les ombres des autres attractions et des vieux bâtiments qui ont été démantelés ou qui s’écroulent sur place. L’obscurité grignote tous les contours, alors j’ai peur de ce qui peut se cacher hors de ma vue.

– Il y a tellement de monde, à Villenoire ! dit Mellie d’une voix chantante, les yeux levés vers les étoiles. Vous imaginez ? Tant de possibilités, tant d’hommes...

Un des garçons – un rouquin dénommé Griffin – la rejoint et lui prend les mains.

– On ne te suffit pas ? demande-t-il avec un rictus.

Il éclate de rire et la fait tourner plus vite. Elle renverse la tête loin en arrière ; la lumière de la lune tombe sur sa gorge.

J’ai l’impression d’assister à une danse intime. Je voudrais détourner les yeux, mais je n’y arrive pas. J’entends tout le temps les gens parler de Villenoire. Elle est à plus de deux semaines de marche le long de la côte, mais c’est la grande ville la plus proche, un des derniers bastions fortifiés du temps d’avant le Retour. C’est là que se trouve le siège du Protectorat, notre vague gouvernement confédéré. Mais moi, je n’ai jamais envisagé d’y aller. Jamais imaginé pouvoir un jour assumer les loyers exorbitants qu’il faut payer pour vivre là-bas.

– Tu te vois habiter dans un de ces vieux immeubles ? lance une autre fille en se rapprochant de l’endroit où Mellie et Griffin sont en train de danser. Il paraît que certains ont au moins quarante étages.

Elle baisse le menton pour jeter un regard par en des-

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,  
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois  
provenant de forêts plantées et cultivées expressément  
pour la fabrication de la pâte à papier

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse

Maquette de couverture : Alain Barreau  
PAO : Dominique Guillaumin

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
Dépôt légal : mars 2011  
ISBN : 978-2-07-069675-8  
Numéro d'édition : 179055



# Rivage mortel

## Carrie Ryan

Cette édition électronique du livre  
*Rivage mortel* de *Carrie Ryan*  
a été réalisée le 10 mars 2011  
par les Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070696758).  
Code Sodis : N46211 - ISBN : 9782075014830.  
Numéro d'édition : 179055.